

San Martín à Grand Bourg

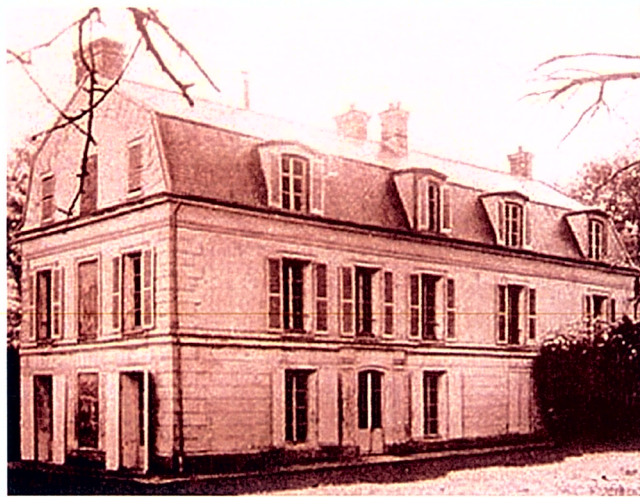
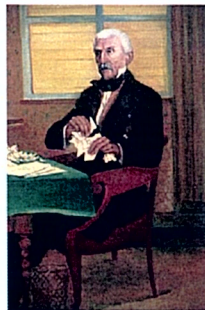
Vers 1828, San Martín se trouva vraisemblablement à Paris ou à Bruxelles, -il n'y a pas d'information certaine à ce sujet- accompagné du noble Espagnol Alejandro Aguado y Ramírez, Marquis de las Marismas del Guadalquivir, un ancien compagnon d'armes, qui devint à ce moment-là son ami. Aguado était un riche banquier. Établi en France, éloigné du monde des affaires et devenu mécène, il gérait ses biens et était Maire de la commune d'Evry où se trouvait la propriété de Grand Bourg. Aguado logeait au château Petit-Bourg, à 25 kilomètres de Paris.

Lorsqu'en 1830 San Martín abandonna Bruxelles et rejoignit Paris, sa situation économique était assez difficile car il ne disposait que des maigres rentes de son domaine de Mendoza et d'une maison à Buenos Aires. La pension, non négligeable, accordée par décret par le gouvernement péruvien ne lui était plus payée. Rencontrer Aguado fut providentiel car il vint à l'aide de son ami: "Il me mit à l'abri de l'indigence. Je lui dois non seulement ma subsistance mais aussi de ne pas être mort dans un hôpital", écrivit San Martín dans une lettre. C'est donc probablement grâce à cette aide, et avec quelques deniers propres, que San Martín acheta un domaine à Grand Bourg, le 25 avril 1834. Un an après, il acheta aussi une maison à Paris, Rue Neuve Saint- Georges, près de la résidence du célèbre Thiers.

San Martín faisait de très brefs séjours à Paris; la majeure partie de l'année, il restait dans sa propriété de campagne, au bord de la Seine, et avait pour voisin Aguado à qui il rendait souvent visite. La propriété était composée d'un rez-de-chaussée et de deux étages: au rez-de-chaussée étaient installés le salon, la salle à manger et la cuisine; au premier étage cinq chambres et au second étage trois autres. Le toit était en ardoise. Le nouvel occupant effectua quelques modifications au bâtiment. La maison était entourée d'un grand parc où se trouvaient un verger, un jardin, une serre et quelques dépendances. San Martín faisait un peu de jardinage et s'occupait du verger. Sa fille Mercedes vint habiter Grand Bourg après son mariage avec Mariano Balcarce, en 1832, et ce fut dans



Ce tableau montre San Martín en train d'écrire à Grand Bourg



La maison de Grand Bourg à l'époque

cette propriété que grandirent ses deux petites-filles: Mercedes, née à Buenos Aires, et Josefa, née à Grand Bourg en 1836. Le poète Florencio Balcarce, frère de Mariano, lui rendait visite tous les dimanches. Il écrivit à Grand Bourg le poème "Le cigare" où il réfléchit au caractère éphémère de la gloire humaine.

San Martín aimait la vie tranquille et isolée de l'endroit. Ses journées se déroulaient de façon calme et ordonnée. Il demeurait pendant 8 à 9 mois l'an et, en hiver, il partait souvent vers des lieux plus cléments. Ses lettres montrent combien il goûtait au plaisir de mener une existence paisible. Il se levait à l'aube, préparait son petit déjeuner, un thé ou un café qu'il prenait dans le récipient du maté avec la « bombilla » (pipette pour boire le maté), et il se consacrait ensuite à ses tâches habituelles: couper le tabac, qu'il fumait en pipe ou parfois enroulé dans des feuilles d'épi de maïs; nettoyer et faire briller sa collection d'armes (ce qu'il appelait « el trapicheo »); effectuer des menus travaux de menuiserie qu'il appréciait; ou bien colorier des estampes (autrefois appelé « enluminer des lithographies »), en particulier, de bateaux, de paysages marins et de scènes champêtres, quelques-unes de ces pièces étant d'ailleurs arrivées jusqu'à nous. Il avait l'habitude, prise à l'armée, de coudre lui-même ses vêtements malgré les protestations de sa fille. Il avait emmené de Guayaquil un petit chien qu'il dressait à obéir. De retour de ses promenades à cheval dans les environs de la propriété, il se reposait dans un vieux fauteuil, prenait le maté, fumait et lisait. La lecture faisait partie de ses distractions favorites, aussi bien en anglais qu'en italien et naturellement en français et en espagnol. Il appréciait particulièrement les journaux du continent américain. En 1848, ses problèmes de vue, notamment l'aggravation de la cataracte, vont limiter le temps consacré à la lecture. Sa bibliothèque personnelle est conservée à la Bibliothèque Nationale. Il dormait sur un simple lit en fer, mangeait de préférence de la viande grillée

(l'« asado ») et buvait du vin avec modération.

San Martín employait une grande partie de son temps à classer des papiers et des documents de ses archives personnelles en ayant en vue le projet d'écrire ses mémoires pour être publiés après sa mort. Mais il n'a pas pu avancer dans ce projet, à peine s'il est arrivé à établir une chronologie des événements vécus de 1813 à 1832, accompagnée des documents illustratifs. Il a ajouté quelques notes mais il n'a pas malheureusement pu finir ses Mémoires.

Depuis sa retraite de Grand Bourg, il maintint un dialogue épistolaire suivi avec des amis éloignés auxquels il n'hésita pas à confier ses réflexions sur l'évolution politique des peuples du continent américain ou de l'Europe. Il se confia aussi à propos de sa santé ou des événements de sa vie familiale.

En 1841, il fit un voyage en Bretagne et en Vendée et, l'année suivante, au Havre, en Basse Normandie et dans le Midi de la France. En 1845, il visita Florence et ensuite Naples où il resta jusqu'en janvier de l'année suivante; il séjourna également à Gênes et à Rome et revint à sa propriété en février. En 1847, il se rendit aux Pyrénées Orientales, visita Port-Vendres et Collioure, avant de retourner à Grand-Bourg. Il cessa alors de faire des voyages de saison. L'année 1842 fut doublement douloureuse pour San Martín: O'Higgins mourut dans son exil péruvien ainsi qu'Aguado, de voyage en Espagne, qui le désigna exécuteur testamentaire et tuteur de ses enfants et lui laissa en héritage des bijoux et des médailles. San Martín s'acquitta parfaitement de sa tâche d'exécuteur testamentaire et de tuteur jusqu'en 1845.

Une grande satisfaction vint atténuer sa douleur de la perte de ses amis: le gouvernement du Chili, présidé par Manuel Bulnes, reconnaissant les mérites du Libérateur et le considérant en service

actif jusqu'à la fin de ses jours, l'invita à s'établir dans ce pays. L'année précédente, Sarmiento, avec son article sur la bataille de Chacabuco, publié dans "El Mercurio" de Valparaíso, avait ravivé la conscience chilienne de gratitude envers San Martín. En 1838, suite au blocus français de Buenos Aires, San Martín écrivit une lettre à Rosas offrant ses services pour la défense de la souveraineté argentine. Il échangea plusieurs lettres avec le Gouverneur de Buenos Aires jusqu'en 1850. Dans l'une d'entre elles, Rosas l'informa de sa désignation comme ministre plénipotentiaire auprès du gouvernement du Pérou mais San Martín déclina cet honneur. Il



Ce tableau montre San Martín dans son salon à Grand Bourg

voulut offrir ses services d'une manière différente en faveur de sa patrie. Et il le fera dans deux lettres qu'il écrivit, pleines de considérations sensées et adéquates, et qui feront réfléchir les gouvernements d'Angleterre et de France. La première lettre est une réponse à George Frederick Dickson, représentant du haut commerce de Londres, diffusée par la presse anglaise. La seconde, adressée au ministre français Bineau, fut lue au Parlement par M. Bouthier. Les deux lettres eurent un impact considérable. La dernière disait: "établi et propriétaire en France depuis vingt ans et envisageant de finir mes jours ici, les sympathies de mon cœur sont partagées entre mon pays natal et la France, ma deuxième patrie" Sarmiento, dans une conférence à l'Institut Historique de France, en 1847, disait que toutes les personnes provenant du continent américain qui étaient de passage en France se rendaient à un seul lieu: "Grand-Bourg est le nom du lieu de ce pèlerinage "(...) Le monument que ces personnes demandent à y voir est un vieillard de grande taille, de traits proéminents et distingués, de regard pénétrant et vif, malgré l'âge, et de manières franches et aimables. La résidence du général San Martín à Grand-Bourg fait à jamais partie de l'histoire de l'Amérique du Sud, c'est la continuation d'un sacrifice qui débuta en 1822 et qui se perpétue encore de nos jours, comme les vœux formés par les chevaliers ou les ascètes d'autrefois par lesquels ils liaient toute leur existence à l'accomplissement d'un devoir exigeant.

En 1844, à Paris, San Martín rédigea et signa son testament holographe. Quatre ans après, devant le climat révolutionnaire croissant en France, il abandonna Grand-Bourg et Paris et s'installa à Boulogne-sur-Mer. Vers le milieu de l'année 1849 il vendit sa chère propriété d'Évry, au bord de la Seine, qui lui donna refuge de 1834 à 1848, presque trois lustres de vie paisible et retirée, entouré de l'amour de sa famille.

À Grand-Bourg, San Martín cultiva les trois dimensions du dialogue humain: avec les morts, à travers les lectures de sa bibliothèque choisie; avec les vivants, ceux qui sont au loin, à travers la correspondance épistolaire, et ceux qui sont près, à travers les visites; et, enfin, avec soi-même, à travers la méditation, qui lui donna lucidité et détachement pour illuminer son exil stoïque.



La maison de Grand-Bourg actuellement - Couvent «La Solitude»

à l'initiative de Nicolas Drouot de Saint-Étienne

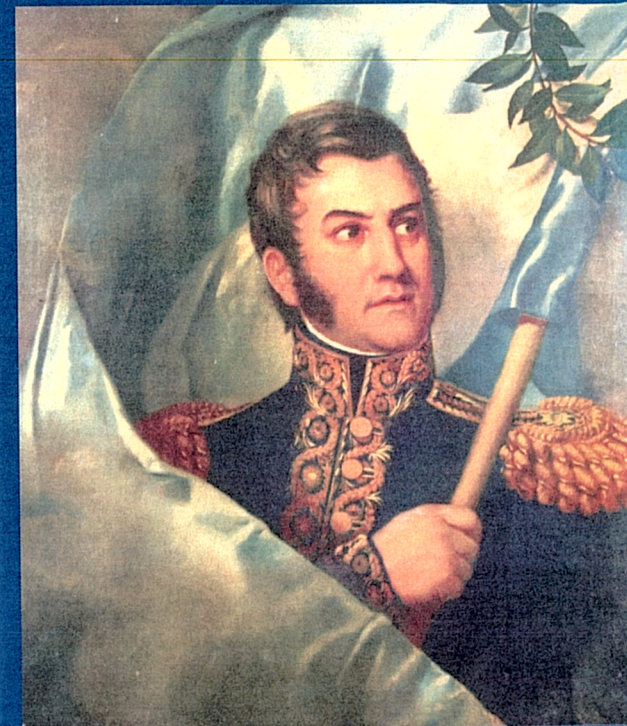


AMBASSADE DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE EN FRANCE



MAIRIE D'ÉVRY

JOSÉ DE SAN MARTÍN



Grand Bourg
1834 - 1848

29^{ème} Édition
des Journées du Patrimoine